

ITIN'ERRANCE ENTRE SUISSE ET ITALIE

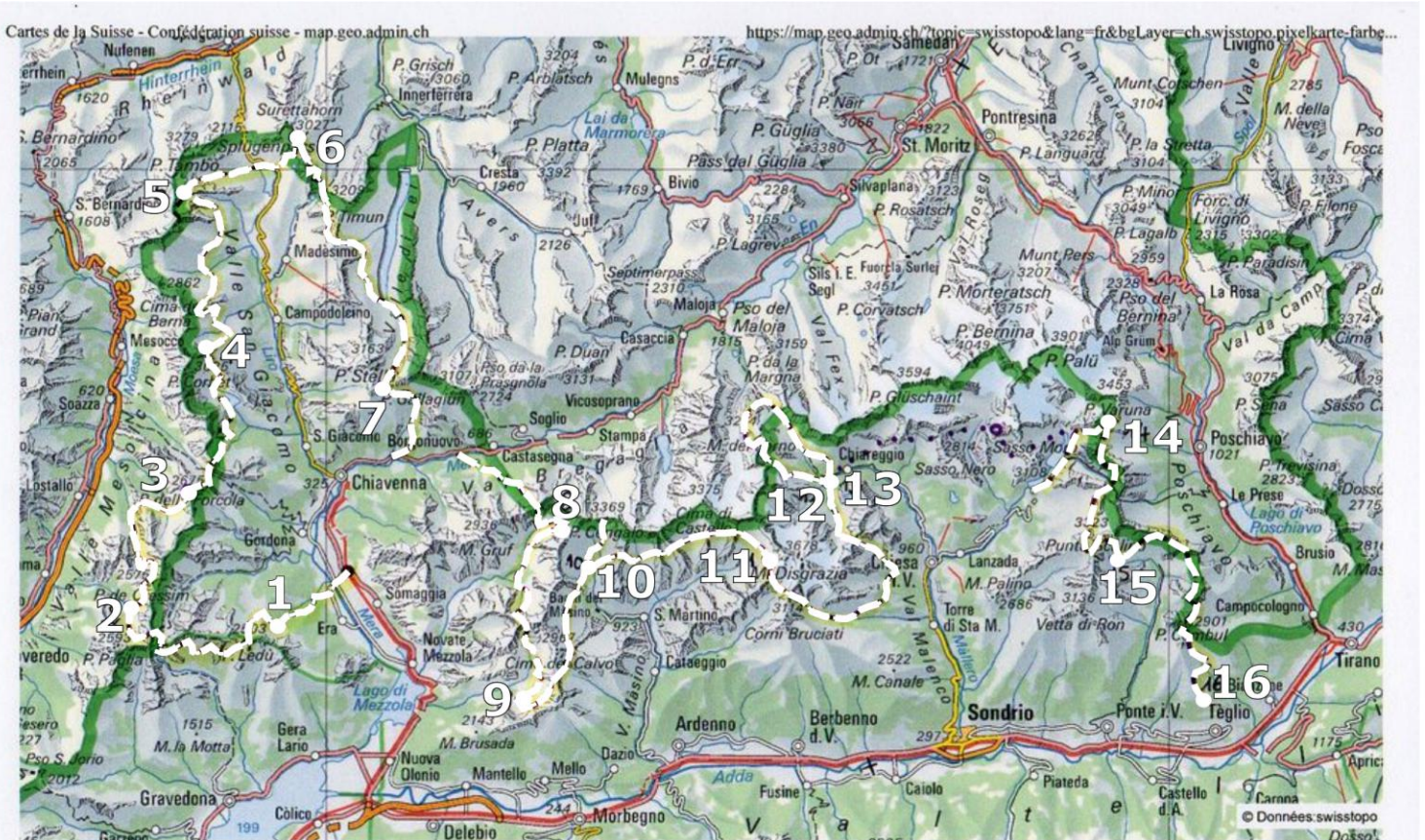
Jacques Giraud

Pour le randonneur, pour le montagnard, l'Italie est un pays unique. Vu de Turin, de Milan, de Vérone, quand les brumes fréquentes de la plaine du Pô se dissipent, tout l'arc alpin se déploie en une quantité incroyable de crêtes qui dessinent l'horizon. Et dans toutes ces montagnes des *alta via* ont été tracées, sécurisées par des cordes ou des chaînes dans les passages raides, des centaines de refuges construits, dont beaucoup de petits bivouacs de quelques places. Petits mais bien équipés, avec presque toujours des couvertures, très souvent du gaz et de la vaisselle, un peu de nourriture, et toujours des cafetières... Ils sont entretenus et renouvelés périodiquement et permettent une pratique de la montagne différente de celle des Alpes françaises ou autrichiennes. Et une pratique de l'alpinisme surprenante car beaucoup de refuges ont été érigés sur les crêtes et même sur les sommets. Les versants italiens du Mont Blanc ou du Mont Rose en sont un bon exemple.

la partie de langue italienne des Grisons, on trouve également un bon nombre de petits refuges non gardés, rustiques mais en très bon état, plutôt à moyenne altitude, gérés régulièrement par les associations des villages de fond de vallée. J'avais parcouru l'an passé¹ le Val Calanca et le Mesolcina, très profonds et sauvages comme l'étaient la Valle Maggia et le Verzasca découverts auparavant. J'ai poursuivi cette année l'exploration des montagnes formant la frontière entre Suisse et Italie, plus à l'est, depuis les crêtes au-dessus du lac de Côme jusqu'à Tirano, dans le Valtellina, en passant sous ces sommets mythiques du Badile, de la Disgrazia et de la Bernina. Les vicissitudes de l'histoire, la puissance économique des cantons de Suisse centrale expliquent le tracé compliqué de cette frontière : dans presque chaque vallée, pour presque chaque col, elle ne suit pas la ligne de partage des eaux mais déborde de quelques dizaines de kilomètres vers l'Italie. A l'exception du très long lac de Lei, qui appartient à l'Italie mais s'écoule vers la Suisse. Et encore la frontière y fait-elle un crochet pour redonner la digue du barrage à la Suisse... Quant au canton du Tessin et à une partie des Grisons, ils sont suisses mais leurs vallées convergent vers le lac Majeur et l'Italie.

En regardant une carte l'itinéraire s'impose de lui-même : À l'extrémité nord du lac de Côme une chaîne de montagnes, très découpée, sépare le Val Mesolcina suisse, abrupt, du Val San Giacomo ita-

En Suisse, surtout dans le canton du Tessin et dans



- | | | | | | | |
|-----------------|---------------|-------------|------------|--------------|-------------------|-------------|
| 1. Val Manca | 3. Campel Alt | 5. Val Loga | 7. Chiara | 9. Primalpia | 11. Kima | 14. Anghil. |
| 2. Lago di Cama | 4. Servizio | 6. Suretta | 8. Pedroni | 10. Gianetti | 12/13. Chiareggio | 15. Cederna |

¹ Donc en 2017, car Jacques a parcouru l'itinéraire décrit ici en 2018 (NDLR)

lien, plus accessible. Je vais passer d'un pays à l'autre pour atteindre le col de Spluga, puis repartir plein sud, traverser le profond Val Bregaglia pour revenir au-dessus du lac de Côme explorer la chaîne qui domine la longue vallée du Valtellina, en arcs de cercle au-dessus de Bagni del Masimo, de Chiesa et du Val Fontana. Plus loin vers l'est, par-delà la large coupure de Poschiavo, c'est Bormio, Livigno, l'Ortlès, l'Adamello... un autre monde, différent, moins sauvage. Peut-être l'objet d'une prochaine découverte. Et encore au-delà ce sont les Dolomites, des crêtes à l'infini, paradis du grimpeur et du marcheur. L'idée première était de revenir par le versant nord du Badile, côté suisse, mais un éboulement gigantesque au Cengalo a bouleversé toute la vallée en août 2017 et les sentiers sont impraticables pour un bon moment.

J'ai compté seize jours en marchant bien, avec de nombreuses possibilités de repli en cas de mauvais temps et plusieurs refuges ou bivouacs en cours d'étape en cas de besoin. Mais à part trois jours de temps humide où à chaque pas l'herbe trempée imbibait davantage mes chaussures, la météo fut parfaite en cette seconde quinzaine de septembre, l'eau des lacs à point pour de courtes baignades et le ciel très clair. La fréquentation était quasi-nulle : quelques randonneurs le long du *sentiero Roma*, très réputé, des chasseurs bien joyeux au bivouac Anghileri, un couple à Chiara e Walter, un autre à Cederna Mafina et quelques rares alpinistes en fin de semaine. A part cela j'avais le privilège d'avoir la montagne et les refuges pour moi tout seul, avec cette impression bienfaisante d'arriver chez soi tous les soirs, dans ces merveilleux abris tous plus adorables les uns que les autres, souvent situés dans des sites exceptionnels.

C'est de la gare de San Cassiano, juste après le lac de Côme, que mon périple commence. Imaginez la vallée du Grésivaudan, même configuration, même altitude, avec de chaque côté des montagnes encore plus raides, encore plus sauvages que Belledonne ou la Chartreuse. Le sentier démarre abruptement, débouche parfois sur quelque replat, perché de plus en plus haut. San Pietro, Monastero, Santa Teresa



où un pèlerinage annuel a lieu... Nous sommes bien en Italie et les oratoires, croix, signes religieux de toute sorte abondent. Puis la forêt sombre laisse place aux clairières, un hameau en ruines, le son des clarines d'une petite troupe d'ânes et j'arrive au refuge Alpe Manco. Je comptais continuer jusqu'au refuge suivant, Petazzi, mais ce lieu est trop beau pour ne pas y passer la nuit. Et le sommet juste au-dessus s'appelle Pizzo Anna Maria... pas question de repartir. Les occupants précédents ont laissé de la grappa, de la liqueur de myrtille, le panorama est somptueux, les lits douillets, la rando s'annonce bien.

Dès le lendemain les choses sérieuses commencent. L'itinéraire prévu traverse longuement des herbages mêlés de rochers, puis c'est le royaume des éboulis. Il y en aura de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, des stables, des périlleux, tout au long de la rando il me faudra jauger de la stabilité de chaque pierre, du lichen qui peut transformer une dalle bien adhérente en toboggan. Et commence aussi la recherche des balises blanches et rouges tracées à la peinture, parfois le balisage est surabondant, parfois inexistant sur de longs tronçons. Il faut imaginer le cheminement le plus logique et rien n'égale l'intense satisfaction de découvrir, après des portions d'errance, un cairn, appelé ici joliment *uomo*, homme, ou une balise bienvenue exactement là où l'on a choisi de passer à l'instinct. La pluie s'en est mêlée, le ciel est bas. Les *bocchete*, passages de crêtes rocheuses, vont se succéder pour un long moment.





Je débouche au-dessus du lac Ledu où se niche le bivouac Pe-tazzi, treize randonneurs s'y sont entassés cette nuit-là sur dix cou-

chettes étroites, quelle chance d'être resté au premier refuge...

Une longue traversée, où le spectacle fantomatique des pics rocheux remplace celui du lac de Côme noyé dans les nuages, m'amène au-dessus du lago di Darengo puis à la boccheta del Notar, à la frontière suisse. Mais la pluie est tenace et je descends



12

me sécher au bivouac Notaro, côté italien. Très joli refuge moderne, adossé à la paroi rocheuse. Le ciel s'éclaircit, je repasse en Suisse et descends longuement dans une vallée très sauvage. Plus de sentier, quelques marques de peinture, des cairns, des chaînes dans les passages trop raides et surtout des

herbes hautes qui transforment mes chaussures en éponges. Au fond de la vallée, très bas, c'est le lac de Cama. Je dois y passer avant de remonter sur le



refuge Albion, parfois fermé et réservé aux chasseurs à cette époque. Dans le doute je reste au lac où deux charmantes dames de Zürich tiennent une toute petite auberge, restée intacte malgré un éboulement monstrueux qui s'est arrêté juste avant il y a quelques années. Une tomme de chèvre fabriquée sur place agrémentera mon ordinaire jusqu'au bout de la rando. Tout est encore bien mouillé le jour suivant, les traces passent au refuge Albion, en fait ouvert et très accueillant, au refuge Sambrog, simple abri sommaire, franchissent la *boccheta de Cressim* avant de descendre le vallon suivant en un grand arc de cercle. L'ambiance est incroyablement sauvage dans ces montagnes qui plongent sur la profonde entaille du Mesolcina. Je devais remonter au jugé vers la *boccheta d'Albion*, mais les genévriers et les rhododendrons sont trop denses, trop trempés, je ne suis pas sûr d'être capable de redescendre sans



encombre le Val de Gamba sans cheminement défini. Je contourne de grandes barres rocheuses, m'accroche comme je peux à tout ce qui dépasse, et m'allonge avec délice au refuge de Poz, au nom bienvenu, pour bourrer mes chaussures de papier journal et profiter du soleil revenu. Suivront une longue descente du Val d'Arbola, une portion de route remontant le Val de Montogn et une montée dans une ambiance magique vers le refuge de Campel Alt, toutes les nuées se dissipant au fil de la soirée. Le refuge est unique, sans doute le plus beau de tout le parcours, avec un edelweiss collé sur le livre du refuge.

Pour le beau temps ce n'est pas encore gagné. L'étape suivante qui me ramène en Italie par la *boccheta de Lenden* et une longue traversée d'éboulis raides, se déroulera encore dans une ambiance brumeuse et pluvieuse. Peu importe, cela rend le trajet plus aventureux, plus mystérieux, ce n'est pas plus mal. Une pause au bivouac Val Capra, une descente vers l'alpe de Lendine avant de



remonter au lac de Truzzo et de me réfugier sous l'auvent de Carlo Emilio, vieux refuge en mauvais état et fermé. Les clarines des nombreux troupeaux de chèvres résonnent autour de moi. Partout dans ces montagnes les moutons, les chèvres, les ânes, les chevaux broutent en liberté, loin de tout et souvent au-delà de deux mille cinq cents mètres, sans revenir à l'enclos le soir comme dans les montagnes françaises. Il n'y a pas de loup, les bergers ne ramènent les bêtes qu'à l'automne quand la neige arrive. Au moins la crainte des patous n'existe pas comme dans nos alpages. La suite vers



le passo Servizio est un catalogue d'exposition d'éboulis de toutes sortes et une courte descente amène au bivouac bienvenu, le suivant sur une longue liste de ces adorables refuges perchés dans des sites incroyables. La cinquième étape est un condensé de tout le périple. Des éboulis, des crêtes à franchir au mieux sur des sentiers de chèvres, d'immenses alpages coupés par de très longs murs de pierre, quelques hameaux de pierres sèches entretenus et fleuris avec soin comme toujours ici, la musique des clarines un peu partout, des lacs de toute forme et de toute teinte, une halte au bivouac Ça Bianca et une longue montée vers le but de la journée, le bivouac Cecchini tout en haut du Val Loga. Tout cela sur le versant italien, l'autre versant ce sont des à-pics de plus de deux mille mètres réservés aux chamois. Et pourtant, à deux reprises, sur la crête frontrière, je trouverai ces marques bleues et blanches qui balisent les parcours particulièrement raides en Suisse. Où conduisent-elles dans ce monde de barres rocheuses ? J'ai encore bien des découvertes à faire. Mon bivouac est aux portes de la haute montagne : juste en face le Pizzo Ferre déploie son glacier, du moins ce qu'il en reste, de la glace vive jusqu'au sommet, jonchée de blocs de toutes tailles. Le secteur n'est pas propice à l'escalade, tout est délité. Mais l'étape prévue est courte, le sommet trop attirant. Il me faut traverser longuement des éboulis raides, encore et toujours, grimper des cheminées et des dalles délicates pour atteindre l'arête nord-ouest. Je dois m'arrêter sous le sommet, le rocher est vraiment trop pourri. Retour au bivouac et descente express au lac de Monte Spluga, replongée dans le monde moderne sur la route du col, ses auberges et ses marchands de souvenirs. Il me faut racheter un brûleur pour mon réchaud, oublié en cours de route je ne sais où. Pas de boutique de sport ici, je vais aller en stop jusqu'à Madesimo, la station de ski plus au sud. Mais il y a davantage de cyclistes et de motards que de voitures, une dizaine en une demi-heure et personne n'a envie de s'encombrer d'un marcheur mal rasé avec un gros sac à dos. Ah si, un jeune dans un superbe cabriolet s'arrête et m'emmène à toute allure, cheveux au vent. Le goût des Italiens pour les belles voitures de sport et pour la vitesse est intact, les panneaux stop et les lignes continues sont ici purement décoratifs. Puis une camionnette me conduit au village, très chic à l'image de beaucoup de stations de ski en Italie, mais tout est fermé et vide. Une boutique vend du gaz et des articles de pêche, le patron accepte de m'ouvrir mais les brûleurs vendus ici sont trop lourds, ça ne convient pas sur mes petites car-

touches. Peu importe, je lui raconte mon itinéraire et la suite. Selon lui il y aura du gaz dans les deux refuges suivants et il pousse la gentillesse jusqu'à me ramener sur la route du col. Partout, les contacts seront rares mais très amicaux malgré mon italien plus qu'hésitant. Les personnes âgées parlent français, les jeunes attaquent directement en anglais, on se comprend toujours.

La remontée au bivouac Suretta est un délice, je me lave dans les cascades, bronze sur l'herbe tendre, arrive juste à temps pour voir le glacier de Suretta rougir de plaisir au crépuscule et m'endors en pensant à la longue étape de demain. Les nuits aussi sont longues fin septembre et je passe de bons moments avec le walkman sur les oreilles. J'avais enregistré avant de partir beaucoup d'émissions de France Musique, des entretiens, des concerts, les « portraits de famille » de mon cher Philippe Cassard. Ils me tiendront compagnie bien des fois.

Cette longue étape se passe très bien malgré quelques surprises. Traversée facile du Pizzo Spadolazzo au panorama immense, descente compliquée sur le *Pass da Niemet*, remontée dans d'infâmes éboulis sous le Piz Timun où je me perds un peu. Au *passo di Sterla* je me trompe de brèche, peu importe je finis toujours par passer et dans la traversée des grandes pentes au-dessus du lac de Lei des cairns et de rares balises me permettent d'éviter de descendre au lac et de le longer interminablement comme prévu. Ce lac de barrage fait huit kilomètres de long, c'est la partie que je





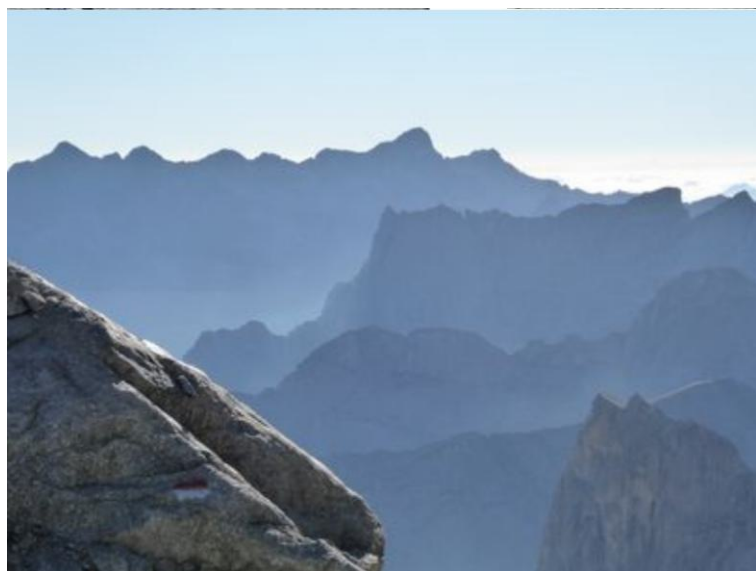
redoutais et je préfère largement cheminer dans les myrtilliers au prix de quelques acrobaties. Baignade au bout du lac, un berger dans une cabane au milieu de nulle part à Pian del Nido, une remontée austère jusqu'au bivouac Chiara et Walter, joliment perché sur un col rocheux et entouré de petits lacs. Deux Autrichiens me tiendront compagnie, ils partiront demain vers le Pizzo Stella. Du bivouac, toute la suite de l'itinéraire se dévoile au-dessus de la profonde entaille du Val di Chiavenna, des crêtes acérées du Badile jusqu'à la Disgrazia.

14

Oui, elle est vraiment profonde la vallée de Chiavenna, deux mille trois cents mètres à descendre, mais qu'elle est belle... Tout au long de cette plongée, des oratoires, des fontaines ornées de poésies, quelques maisons en pierre, le village de Savogno perché joliment et pour terminer un *sentiero panoramico* tout en dalles à flanc de falaise. En bas c'est Borgonuovo, d'où je vais en stop à Chiavenna, très animée ce week-end, beaucoup de touristes venus de la Suisse voisine, Saint-Moritz est tout près, de l'autre côté de la Maloja, et l'ambiance est estivale. J'y trouve un brûleur tout à fait bien, il me servira car les refuges suivants n'auront pas toujours du gaz. J'en profite pour me rassasier de



fruits, pour le reste j'ai tout ce qu'il faut pour tenir jusqu'au bout et puis, dans tous les bivouacs, il y a des paquets de pâtes entamés de toute sorte pour varier l'ordinaire. Le bus postal suisse, un de ces fameux bus jaunes ornés du cor du postier, me remonte jusqu'à Villa di Chiavenna près de la frontière. J'attaque deux mille mètres de remontée au milieu des épicéas et des mélèzes, des hameaux soignés s'égrènent sur les pentes, puis les inévitables éboulis arrivent, plus de balisage, un traileur qui me double à toute vitesse, moi je suis plutôt en mode tortue. Des panneaux indicateurs donnent un horaire à la Kilian Jornet pour arriver à la *bocchetta della Tegiola*, je me trompe encore de brèche, il y a des aiguilles de rocher dans tous les sens, mais je finis par me retrouver sur l'autre versant, celui du très sauvage Val Codera. Descente raide et remontée de quatre cents mètres jusqu'au bivouac Pedroni Del Pra, là-haut, dans un décor de dalles de granit.



L'environnement a changé, ici c'est plus rocheux, plus raide encore que la première semaine. Ici les grimpeurs ont un terrain de jeu pour la vie. Ce sera le seul bivouac très sale, encombré d'ordures et de vieux vêtements. Généralement je fais le ménage, pour le plaisir de manger et de dormir dans un lieu agréable, mais là il aurait trop à faire, tant pis ce sera pour les suivants. Et au vu du livre du refuge, où comme d'habitude je dessine mon itinéraire, des suivants il n'y en aura pas beaucoup, une dizaine de personnes en tout en septembre, un peu plus en août mais d'une façon générale la fréquentation est faible. J'aurais pu couper, passer un col vers le refuge Gianetti et rejoindre directement le *sentiero Roma*, mais toute cette chaîne d'immenses dalles grises qui plongent vers le lac de Côme est trop attirante et j'avais trouvé quelques descriptions d'itinéraires permettant d'y cheminer. Il faut descendre tout au fond du val Codera, par un sentier qui s'interrompt brusquement au-dessus d'un



torrent. Tout s'est effondré, plus moyen de passer mais en retrouvant les traces de pas de mon traileur de la veille j'arrive à contourner le secteur et c'est par le lit de la rivière, très large, que j'arrive au hameau de Coeder, quelques maisons. Je demande mon chemin et me retrouve attablé avec Luciano devant un bon café et la grappa traditionnelle. Toujours l'accueil, la gentillesse naturelle des Italiens. Je repense à cette vieille dame, l'an passé, dans un hameau perché du Tessin, m'appelant de loin pour m'offrir là-aussi le café, la grappa et les biscuits. On discute de nos vies, de la montagne... Même accueil un peu plus bas au refuge Brasca où quelques promeneurs profitent de ce beau dimanche. Mais il faut continuer, remonter au bivouac Valli niché sous un bloc surplombant et suivre des marques toujours plus haut dans cette belle paroi grise que des vires permettent de franchir grâce à de grosses chaînes. Ce passage c'est la *Porta* ou *boccheta del Spassato* et la vue plongeant jusqu'à la longue entaille sinueuse du lac est époustouflante, avec en fond d'écran toutes les cimes du Mont Rose et des Mischabel. J'arrive au refuge Volta, vieux bâtiment des années trente, très stylé, avec une grande cuisine bien équipée, à l'ancienne. Seul problème, il n'y a pas de couvertures et mon sac à viande très fin ne me protégerait pas de l'ambiance humide et froide qui règne ici. Je remballer mes affaires, sort altimètre et boussole car tout est noyé dans le brouillard et trouve tant bien que mal un cheminement vers le refuge sui-

vant, Primalpia, au milieu des barres rocheuses et des troupeaux d'ânes aux sabots bien montagnards.

Quelle chance que d'avoir poursuivi jusque-là. Le cadre est somptueux, le refuge est un pur bonheur, la nourriture et les boissons sont en libre service, les prix très raisonnables et il y a une douche chaude ! Les panneaux solaires sont une belle invention pour de tels lieux. Et ce refuge est la première étape du *sentiero Walter Bonatti*. Bonatti, grand alpiniste révérend en Italie et partout dans le monde des montagnards, habitait Dubino, dans la vallée et un itinéraire portant son nom part de sa maison pour atteindre en quatre jours San Martino, dans le Val Masino voisin. Demain j'en parcourrai la seconde étape, très bel itinéraire par la *boccheta di Spluga* et le *passo del Calvo*. Très souvent en Italie les sentiers et encore davantage les refuges, portent le nom d'alpinistes disparus, honorent leur mémoire, des textes parlant d'eux et leurs photos sont affichées tout autant que les images pieuses toujours présentes. Je trouve cela très émouvant, symbolique de la fraternité qui nous unit tous, randonneurs, grimpeurs, alpinistes, dans une même passion.

Que dire des deux jours suivants que je n'ai déjà raconté ? Le plaisir est à chaque pas, les passages de crêtes, de cols, souvent équipés de chaînes dans les passages trop exposés, se succèdent, les refuges sont nombreux. Antonio Omio d'abord et l'accueil chaleureux de Gilardi à qui j'ai promis de revenir avec Anne-Marie, puis Gianetti où j'ai dormi dans le local d'hiver avec quatre randonneurs allemands épuisés et deux jeunes grimpeurs. Allievi Bonacossa ensuite, bien vieillot et dégradé, qui ne donnait pas envie de s'y arrêter. Et puis les bivouacs, tous plus charmants comme d'habitude. Molteni dans un grand amphithéâtre de cimes, Manzi sur son arête et enfin Kima qui sera mon havre à la fin d'une journée de rêve dans cet univers de pics et de dalles de granit. Au passage je tente la voie normale du Pizzo Cengalo, le cadre est fabuleux mais le couloir d'accès à l'arête un peu trop raide pour moi, ce sera pour une autre fois. Et comme chaque soir, du moins quand il y a du réseau, j'appelle





Anne-Marie pour lui raconter, lui répéter que chaque jour est encore plus beau que le précédent, comment est-ce possible ? C'est pourtant vrai et c'est ce plaisir de la découverte qui me pousse chaque matin, qui annule toute fatigue, qui apaise les tensions inévitables dans les passages escarpés ou les éboulis branlants. Et jamais la solitude ne m'a pesé. Kima est un petit refuge adorable, très bien équipé, avec beaucoup de nourriture, mais la caisse scellée dans le mur a été fracturée à coups de pioche, quel dommage... et pourtant, derrière la porte défoncée, il y a une bonne somme d'argent restée intacte. Il faut faire confiance malgré tout.

16

La nuit à Kima est une nuit de pleine lune, je dors mal mais profite de la vue sur cette mer de nuage qui a envahi la vallée, baignée de lumière blanche puis se colorant au fil de l'aube. Encore et toujours des étendues d'éboulis pour le jour suivant, passage près du vieux refuge Ponti, fermé, puis de Desio, délabré et barré de grands panneaux d'interdiction. Tiens, le comte Ardito Desio était un petit bonhomme mais un immense explorateur, mort à cent-quatre ans après une vie époustouflante de voyages dans toutes les montagnes du monde. Mais il était aussi le chef d'expédition au K2 en 1954, là où Walter Bonatti et un sherpa ont failli mourir de froid en apportant l'oxygène à la cordée



d'assaut final. Polémique sans fin sur le rôle et la responsabilité de chacun, qui fit grand bruit en Italie et dure encore. On honore Bonatti, on laisse le refuge Desio tomber en ruine, ce n'est sans doute pas par hasard. Non, le monde de la montagne n'est pas toujours si fraternel quand les passions et la gloire s'en mêlent. La suite de l'itinéraire est une longue boucle autour de la Disgrazia, sommet bien mal nommé car très élégant avec ses fines arêtes et ses glaciers. Je descends vers le Valmalenco, passe le curieux refuge Bosio-Galli à l'architecture torturée avec ses toitures dans tous les sens, découvre les alpages verdoyants qui dominent Chiesa et remonte dans des éboulis rougeâtres jusqu'au passo Ventina. Une longue crête de moraine rejoint la vallée de Chiareggio. J'y retrouve André venu à ma rencontre, ami fidèle amoureux des montagnes du Tessin. Délaissant à regret le refuge Ventina, sa bonne cuisine et son atmosphère cha-



leureuse, nous allons camper à Chiareggio pour monter le lendemain vers le Monte del Forno par un bel itinéraire. La vue est immense sur le long Vadrec del Forno, glacier qui résiste encore et toujours à la fonte générale des glaces, le versant nord du Badile, l'Adula, la Bernina et au loin le Gran Zebbru, l'Adamello et tant d'autres. Notre goût commun pour l'aventure et l'exploration nous pousse à couper au milieu des barres rocheuses côté suisse pour revenir par le passo del Muretto, on ne se refait pas... et c'est bien tard dans la nuit, à la frontale, que nous regagnons la vallée, après avoir parlé de tout et de rien toute la journée, sans doute pour compenser tant de jours passés seul pour ma part.

André doit rentrer à Locarno, il me monte en voiture jusqu'au barrage de Campo Moro. J'évite ainsi une étape bien caillouteuse et peu attirante qui m'aurait mené par les refuges Longoni, Carate et Bignami, contournant la base des glaciers de la

Bernina. J'y reviendrai sans doute en début de saison, quand la neige adoucit ces pentes ingrates et que les refuges sont ouverts, car maintenant ils ont tous fermé et il n'y a pas de local d'hiver à Carate où je devais dormir. Je me contente d'une montée agréable vers le bivouac Anghileri e Rusconi, bien placé sur la frontière suisse, et poursuit vers la Cima Val Fontana. Là-aussi la vue est extraordinaire, tous les glaciers s'écoulant du versant italien de la Bernina se découvrent, tombant dans des lacs étranges au milieu des pierriers. Cinq jeunes chasseurs arrivent au bivouac tard le soir, bien sympathiques mais trop bavards, heureux de se retrouver et oubliant ma présence et je dois monter un peu le ton pour qu'ils consentent à me laisser dormir. Tôt le matin ils partent chasser le chamois, il n'en reste pourtant pas beaucoup dans ces montagnes. Rien à voir avec les hardes du Grand Paradis ou de l'Argentera où ils sont protégés.

Deux cols m'amènent au pied du Pizzo Scalino, dernier grand sommet glaciaire vers le sud. Je le contourne par le *passo degli Ometti* et découvre un itinéraire balisé, parcouru par de nombreux randonneurs, qui mène au sommet par les éboulis ha-



bituels, sous la mitraille de ceux qui en descendent. Sous le rocher sommital, contemplant les montagnes, deux petites madones redonneraient la foi aux alpinistes les plus incroyants. Un autre itinéraire inattendu permet de descendre directement sur le refuge Cederna-Maffina, dans un cirque de montagnes autour du Val Fontana, dernière vallée avant la route du col de la Bernina et dernières montagnes de mon périple. J'y trouve un randonneur du Valtellina, qui me décrit un cheminement sur toutes les crêtes alentour pour terminer vers Ti-



rano. Il a balisé le parcours cet été avec un club de montagne, c'est un heureux hasard car je voulais justement finir par ces crêtes. Dans la soirée un couple de Lecco arrive au refuge et nous partageons un repas copieux et convivial. Le poêle ronronne, les lits sont agréables, la mer de nuages reste sagement sous le refuge, les moutons broutent, tout va bien avant cette dernière étape. Mais jusqu'au bout il y aura des surprises, de l'inattendu. L'itinéraire récemment fléché est superbe, parcourt les sommets jusqu'au Monte Saline et au Val Sareggio et après plus rien. Plus que des barres rocheuses, des pentes d'herbe très exposées. Je vais et revient pour chercher des cairns, des traces, pas moyen de franchir la crête du Piz Sareggio. Tant pis, je descends vers Arase, coupe à flanc pour me retrouver dans la très belle valle dei Laghi qui porte bien son nom, avec tous ses lacs, et franchis comme je peux l'arête du Piz Malgina. Jusque là, ça va. Mais la descente sur la *bocchetta Malgina* est périlleuse, très raide, au moment de renoncer je trouve un sentier de chèvres très exposé mais bien marqué. En faisant bien attention à chaque pas ça

passé et la suite, la remontée sur la fine crête du Piz Combul, l'arrivée à la croix qui marque le sommet, est une délivrance, un cadeau, le point d'orgue de cette aventure, face à la longue chaîne des Alpes Orobic, appelées aussi Alpes Bergamasques, qui fermait mon horizon vers le sud depuis le départ. Encore une découverte en perspective ?

Il n'y a plus qu'à se laisser descendre, se laisser glisser le long des chaînes qui mènent à la *bocche della Combolina* puis aux pistes de ski de la petite station de Tèglio. J'arrive au refuge *Baita dal Sole*, la maison du soleil. Le refuge ferme mais le patron est également propriétaire de la station et de l'hôtel du village tenu par son fils. J'accepte avec soulagement qu'il m'y conduise, marcher sur le goudron n'aurait pas été une conclusion digne d'un tel itinéraire et me retrouve seul client de ce grand hôtel, attablé devant une énorme pizza et une bière.

La vie est belle, *arrivederci e viva l'Italia !*

HOMMAGE

Michel Luxemburg.

Michel Cyncynatus nous a quitté dans sa quatre vingt sixième année. Il vivait depuis quelques années en Malaisie, à Kuala-Lulpur, chez sa fille Camille.

Je ne suis pas le plus qualifié pour évoquer le montagnard devenu parapentiste sur ses vieux jours mais il était un grand frère pour moi. Ceux qui l'ont connu savent le compagnon qu'il était, toujours heureux de se réjouir quand les circonstances le justifiaient, soucieux de voir et de comprendre lucidement le monde et les choses. Et aussi un peu lunaire parfois.

Il avait rejoint le Gums au début des années 70 – rue de Grands Augustins ! – et il en était devenu un membre actif, souvent responsable ou co-responsable de groupes de randonnée à ski.

Moi qui n'ai été qu'un gumiste occasionnel après un démarrage téméraire Chamonix-Zermatt en 1965 et une très longue éclipse de 1975 à 2002, je ne suis pas le mieux placé pour évoquer son parcours gumistique et je laisse cette tâche à Georges, qui, lui, a en mémoire des épisodes originaux de sa façon d'être en montagne.

Georges Polian

En effet, des épisodes originaux... il y en eut...

Dans les années 75 à fin 80, nous avons passé avec "Cyncy" des vacances en famille pour skier ou grimper. Mais nous avons surtout fait avec lui de

nombreuses courses à peaux de phoque, soit dans le cadre du Gums, soit souvent à deux, par exemple pour gravir le Mont Blanc à ski.

Il était un excellent compagnon de course, ce qui n'a bien sûr pas empêché les parois rocheuses de retentir d'assourdissants orages vocaux ! Robuste et montant vite en particulier dans les années 75 à 85, il faisait souvent sa propre trace : ce qui le mit parfois dans des situations scabreuses, mais il n'y eut pas d'incidents graves.

Je ne peux résister à la tentation de relater une anecdote qui, inquiétudes passées, déclencha des fous-rires homériques. Alors qu'il était responsable d'un groupe venu en car-couchettes à Val d'Isère, il partit faire un sommet facile, entre l'Iseran et Bellevarde (Méan Martin ?). Le dimanche soir il n'était pas au rendez-vous du car. Après une longue attente, le car partit (pas de portables en ce temps !). Le lundi matin, malgré nos inquiétudes, nous avons attendu pour alerter le secours en montagne. C'est alors que je reçus un coup de fil de Cyncy, annonçant qu'ils étaient en gare de Modane, attendant le train pour Paris, après avoir passé la nuit au refuge de la Femma ! Il s'avéra qu'il s'était trompé de sommet mais quand, pourquoi avait-il dérivé de 180° ??? Insondable mystère.

Plus tard, handicapé par une prothèse du genou mal rééduquée, il dut abandonner le ski mais continua pendant quelques années à faire du parapente. Puis il partit en Malaisie chez sa fille, où il acheva paisiblement sa vie.
Adieu Michel.